N° 18

Le piano noir

' *L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de Ouest-Aven :*

 'Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère . Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs.

Faisant face à la Baie des Trépassés, il semble destiné à jouer une ode à la Nature sauvage et préservée de Plogoff, ou à composer un requiem aux âmes des marins bretons égarées dans les tempêtes. Cependant, le piano est scellé, et on ne peut ni accéder aux touches, ni aux corps de l'instrument, impossible donc de savoir si ce piano est destiné à jouer. Toutefois, Monsieur Boris Maestro, Maire de Plogoff, a tenu à faire venir l'une de ses citoyennes, Gwenaëlle Le page, pour une expertise.

"Quand Monsieur le Maire m'a téléphoné cet après-midi, j'ai d'abord cru à un canular. Mais le 1er avril est dans deux semaines !" nous raconte-t-elle en riant. "Je n'ai pas pu vérifier l'état des cordes, puisque l'instrument est comme scellé de l'intérieur." Madame Le page nous montre le dessous de l'instrument. Nous y voyons deux grosses poutres peintes en noires, lisses et comme neuves. "Le barrage n'est pas abîmé et les pieds sont propres. C'est comme si ce piano sortait tout juste de chez Steinway." Les experts viendront bientôt certifier qu'il s'agit bien d'un Steinway, dont le savoir-faire permet de créer des instruments aux caractéristiques uniques, et peut-être ainsi pourra-t-on retrouver le propriétaire. En attendant, les habitants s'interrogent. "Vous allez rire, mais il n'y a aucune trace de roues de voiture à cet endroit....et de toute façon, la route est impraticable pour arriver juste au-dessus de la Baie des Trépassés," nous dit Monsieur le Maire. A croire que le piano aurait atterri là par magie..."

Sous l'article, des photos du piano sous tous les angles, et des vues de la Pointe du Raz et de la lande mélancolique alentour.

- Encore elle?

Eleanor me regardait avec espoir. Elle était belle, on aurait dit une femme miniature. *Ne grandis pas trop vite*, pensai-je.

- Tu vas y aller ?

- Non...

- Papa...

- Je n'ai pas l'intention d'y aller.

- Papa...

Je soupirai. Sous mes paupières closes, je devinais son visage tendu vers moi, implorant.

- Pourquoi tu me forces ? C'est leur problème !

Cette fois, c'était à elle de soupirer.

- Parce que c'est toi le Protecteur.

Je ne pouvais l'ignorer, telle était ma mission. Qu'Eleanor tombe par hasard sur le Ouest Aven du jour, qu'elle daigne lire l'article et qu'elle franchisse l'anse du Loch pour me retrouver, tout ceci avait été prévu, aidé et calculé.

- Dans ton article, ils disent qu'ils vont faire venir des experts...

- J'ai vu Papa.

La tristesse assombrit son visage. Je l'effaçais d'un revers d'index râpeux.

- Ce piano doit être empreint de magie noire. S'ils l'ouvrent, ils en mourront...

- Oui. Tu les aimes tant que ça ?

- Non...mais si on peut éviter ça...

Je ne savais pas s'il fallait ou non l'éviter. Je n'en étais pas si certain. J'étais le Protecteur du petit peuple, pas des humains. Mais Eleanor...j'aurais fait n'importe quoi pour elle. J'aurais donné ma vie pour elle.

- Très bien, petite hybride, lui dis-je en me levant de mon fauteuil. Va me chercher mon bâton et ma cape.

Elle bondit à la manière d'un faune et me ramena de quoi me vêtir, m'aidant à recouvrir mes vieilles épaules. Je me dirigeais vers la porte en prenant sous mon bras ma coupelle de cuivre, non sans laisser traîner un regard attristé sur mon cher abri. Le laurier avait bien poussé le long des murs, il me faudrait le tailler à mon retour. Les marmites et les fioles étaient couvertes de poussières, même si Puck se chargeait comme il pouvait du ménage. Je le saluais d'un geste de la main, il me rendit un long croassement goguenard. Sale bête ! Je suivis Eleanor à l'extérieur.

Elle marchait d'un pas léger dans les hautes herbes, là où je me traînais en maugréant. Elle louvoyait avec aisance entre les hauts arbres, son jean d'été trempé jusqu'aux genoux, ses longs cheveux noirs fouettant ses épaules. J'avais porté les mêmes à son âge, avant qu'ils ne deviennent si blancs. Leur longueur en revanche restait inchangée. Nous franchîmes le long couloir interdit, je saluais au passage les lutins et les fées des bois qui nous accompagnaient en caracolant et en riant. Eleanor, en sa qualité d'hybride, pouvait se mouvoir d'un monde à l'autre sans attendre l'un des deux nouvels ans. Pour ma part je n'avais que cette nuit pour agir.

- Tu m'aideras à fermer la porte en sortant.

- Bien sûr, Papa.

Sous l'arche du grand chêne, je disposai la coupelle de cuivre et, appuyé sur mon bâton, je psalmodiai les incantation tandis que ma fille répandait sa salive aux quatre points cardinaux.

- Ils ne seront pas contents qu'on les enferme. C'est le Nouvel An ! Ils ont le droit de sortir à la nuit tombée. Ils devront attendre octobre, si tu fais ça.

- Tant pis. J'ai déjà assez de problèmes comme ça. Que cette histoire de piano ne vienne pas leur donner des idées.

Eleanor se mit à rire, un petit rire cristallin qui chantait dans la brume printanière.

Nous avancions l'un contre l'autre, heureux de nous retrouver ensemble dans son monde. La forêt se dégageait, les arbres se firent plus clairsemés. Nous quittions le Loch. Au loin, le chant des vagues montait dans l'air frais et vivifiant, pur. Ma cape fouettait le vent, je trouvais le mouvement assez distingué, mais ce n'était semble-t-il pas l'avis de ma fille qui lui jetait des airs renfrognés. Comme elle grandissait vite ! Mais bien moins vite que je ne vieillissais. Elle ne prenait qu'une année tous les deux ans. Bientôt elle me rattraperait. Je souris à cette idée.

- La dernière fois, c'était une harpe.

Je réfléchissais. Ha, oui. Une harpe. Une grande harpe celtique gravée, aux cordes immobiles. Impossible à déplacer. Mais c'était lors de Samain, en octobre. Il n'y a pas de promeneurs en cette période de l'année.

- Pourquoi un piano, cette fois ?

- Une harpe celtique pour le nouvel an celte. Un instrument italien pour le nouvel an romain.

- Tu crois ?

- Les connaissant, j'en suis presque certain.

Elle acquiesça, un pli sévère barrait son front.

- Papa...

- Qu'y a-t-il, ma chérie ?

- Cette fois, il y a des humains autour...

- Je ne suis pas sans le savoir.

- On va te voir.

- Nous agirons à la tombée du jour.

- Tu risques quand même d'être vu.

- Et alors ? Je ne suis qu'un simple promeneur, avec sa jolie fille...ou petite fille, qui va admirer la curiosité du jour.

Son pas ralentit. Puis elle éclata de rire :

- Tu as raison. Ce ne sont pas eux que nous devons craindre.

- Et non.

- Et tu as une mission à accomplir.

- Et oui.

Le sable gris crissait sous nos pas. Les arbres se firent rares, et l'herbe moins grasse. Les claques de la mer furieuse sur les rochers résonnaient dans la lande. Le vent nous apportait ses embruns et le sel dans l'air asséchait déjà nos langues. On pouvait percevoir le tintement des drisses sur les mâts, toutes en chœur. Un petit muret de pierres effondré longeait le chemin, les volets d'une maison en bord de côte claquaient. Eleanor s'arrêta un instant pour jouer avec un anneau à chevaux rongé de rouille fixé au muret.

- Des voitures...pourquoi ne pensent-ils jamais aux chevaux ?

- En effet, ils n'y pensent jamais...

Eleanor haussa les épaules, et nous reprîmes notre route. Nous arrivions sur les côtes de Plogoff. Sur la pointe de la plus haute falaise, fier et incongru, se dressait le piano noir. Les derniers promeneurs s'attelaient à essayer de l'ouvrir mais en vain. Assis l'un contre l'autre, dans un repli du rocher, protégé du vent, nous attendions que le soleil daigne se coucher. En attendant, mon enfant et moi palabrions gaiement de tout et de rien, de Soazig, sa mère et de notre rencontre dans la forêt il y avait quinze ans jour pour jour, des longues années à nous attendre, de sa naissance, du procès des fées pour avoir conçu une hybride. Et de la disparition de Soazig. A ce moment de la conversation, nos mots s'embrouillèrent et, confus et nigauds, nous nous serrâmes encore plus l'un contre l'autre. Elle posa sa petite main pure et innocente sur ma grosse paluche ridée.

- Elle te manque, Papa ?

- Tous les jours.

- A moi aussi.

Dans l'océan apaisé, le soleil rouge disparaissait.

- La nuit arrive. Nous pouvons y aller.

Elle m'aida à me relever. Agrippé à mon bâton, j'escaladais les derniers mètres qui nous séparaient du piano maudit.

C'était bien un Steinway, du moins c'était ce que stipulait la marque de fabrique en belles lettres dorées incrustées sur le côté de l'instrument. De la pointe de mon ongle noir, je grattais le couvercle. Il était enchanté. De la pure magie noire. Si les humains l'ouvraient, ils en mourraient. Il fallait agir avant l'arrivée des experts le lendemain. Il fallait agir cette nuit.

- Éloigne les gêneurs s'ils viennent.

- Comment ?

- Tu es une enfant. Tu trouveras.

La jeune fille s'écarta pour se poster sur le chemin, les mains sur les hanches. Elle me rappelait ces histoires sur les guerrières de l'Ancien Temps. Je secouai la tête. Ce n'était pas le moment de sombrer dans la nostalgie. La coupelle de cuivre. Les incantations. Une main crispée sur le bâton

posé contre mon cœur, l'autre paume ouverte au-dessus de la coupe, yeux fermés. La brise glacée faisait frissonner les mèches blanches qui me chatouillaient le front. Ne pas se laisser déconcentrer. Surtout pas. La moindre erreur pouvait être fatale. Voir. Voir. Voir ! Une lumière acide flottait dans l'air. Elle dansait, volait et virevoltait, repartait, revenait. Un enchantement instable. Tout à fait leur genre. Se concentrer. Le bâton de bois respirait dans ma main serrée à m'en faire mal.

- Que fais-tu, vieux sagouin ?

Je sursautai. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle apparaisse si tôt.

- Une lorelei....je m'en doutais !

- Évidemment que tu t'en doutais, banane ! Répondit la belle blonde provocante. Tu viens de lancer un sort pour appeler les sirènes.

Ses longs cheveux d'or étincelaient d'une lueur étrange, si hypnotique que je n'avais pas remarqué tout de suite qu'elle était nue. Dans le monde du petit peuple, la nudité est courante et anodine. Mais sur une lorelei, elle devient une arme. Ses formes ondoyantes viennent à bout de n'importe quel esprit masculin ayant connu ou désirant connaître l'amour.

- Eleanor !

Si j'étais resté en possession de tous mes moyens, jamais je ne l'aurais appelé. Un père en situation d'extrême danger n'appelle pas sa fille à la rescousse. Il fera tout pour la protéger. Mais la lorelei me tenait en son pouvoir.

- Papa !

Soazig ne voulait pas que l'on initie sa fille aux secrets du petit peuple. C'est moi qui avais insisté, afin de permettre à Eleanor de me rejoindre dans l'autre monde quand elle le désirait. Soazig n'avait pas résisté longtemps. C'était une femme douce et tendre.

- Gwyddyon...

- Soazig ?

- Gwyddyon, enfin ! Tu m'as tant manqué, mon amour !

Les lèvres de Soazig. Les larmes de Soazig. Le ventre de Soazig, chaud et souple.

- Papa ! Non !

Je percevais la traction de ma fille sur mon bras comme à travers une brume. Soazig qui répétait sans cesse qu'il fallait que je vienne avec elle, qu'elle m'aimait, que je lui manquais...

- Papa !

- Tu es morte.

- Papa !

- Tu es morte, ma Soazig. Va-t-en.

Le cœur dans un étau, aidé d'Eleanor, je retirai ses griffes glacées de ma nuque et, la douleur et la fureur crispant mon visage, je psalmodiai doucement. Si ce nouveau sort ne mettait pas en fuite la

sirène, au moins lui redonna-t-il son vrai visage.

- Monstre ! Tu as tué ma petite sœur !

- Celle à la harpe celtique ? Oui...

- Elle en jouait et chantait pour attirer les marins dans la Baie des Trépassés ! Rétorqua Eleanor.

- Tu as détruit notre instrument !

- Les instruments des sirènes doivent être détruits. Les fomories qui règnent sur les océans vous ont fait don de la voix des morts, c'est bien suffisant. Et quand je t'aurai fait disparaître, je détruirai cet instrument-ci.

Le sermon habituel. Avec eux, il fallait toujours resituer les choses, expliquer, disserter, argumenter. Le rôle sans fin du Protecteur. La lorelei éclata de rire, une langue fourchue léchait ses crocs pointus. Un sourire carnassier détruisait son visage d'ange amoureux.

- Moi aussi, je cherche à le faire disparaître, figure-toi !

Eleanor et moi nous regardâmes, interloqués.

- Il n'est pas à moi. C'est un instrument de funérailles et de requiem, pas de chant des mers et des océans. C'est un instrument pour entendre pleurer les anges, pas les sirènes.

- Tu veux dire que tu n'es pas venue pour dévorer les humains ?

- Pas cette fois.

La lorelei cracha. Une forte odeur de poisson faisandé se répandit dans l'air. Nue comme un ver dans la nuit glacée, elle ne semblait pas souffrir du froid.

- A quoi sert cet instrument-ci ? Demandai-je.

- Comme le précédent, hé, patate ! Il parle aux âmes et les attire. Mais si notre harpe envoûtait les vivants, celui-ci ensorcelle les morts.

- Les morts ! Par tous les dieux, mais pour quoi faire ?

- Papa, viens voir !

Eleanor était penchée au-dessus des hautes herbes qui se gorgeaient de rosée. Je regardais par-dessus son épaule et vis une longue trace fine et droite qui traversait la lande et se perdait au loin, derrière le sentier et la chapelle en ruines se découpant sur l'horizon.

Derrière moi retentit le claquement puissant d'une chute dans l'eau. Je me retournai. La lorelei avait disparu.

- Ha zut ! La petite peste a rompu l'enchantement !

- Ce n'est pas elle, on s'en fiche.

- Qui, alors ?

Un sourire malicieux barra son visage de poupée pâle. Elle connaissait la réponse et refuserait de me la donner, c'était donc à moi de jouer.

- Alors, ce piano...

- Oui...
- Est un instrument italien.
- Ça, on sait !
- Mais...
- Ha ! Son sourire se fendit encore.
- De fabrication française.
- Et oui.
- C'est donc...une créature bien de chez nous, qui ne craint pas les romains.
- Voilà.
- S'il ne craint pas les romains, ni par conséquent les chrétiens, c'est qu'il a été adopté par eux. Une entité qui ressemble à leur Dieu ?
- Ce n'était pas mal jusqu'ici, mais là tu débloques.

J'éclatai de rire en ébouriffant ses longs cheveux aile-de-corbeau.

- Oui, je vois, je vois. Je dois revenir au piano. Donc, notre piano...
- Dépêche-toi Papa, il fait super froid !
- ...ne s'intéresse qu'aux âmes des morts. Quelle créature s'intéresse aux morts ? Les sorcières !
- Fais gaffe, si tu lances encore le mauvais sort, on va se retrouver avec des sorcières furax sur les bras, et toi tu te seras fatigué pour rien.
- Si tu me dis ça, c'est que ce n'est pas une sorcière.
- Ben non.

Au loin, une chouette hululait, perçant le sanglot des vagues.

- Un ogre ?
- Papa...
- Mais qui, alors ?

Eleanor s'approcha du piano. Elle eut l'audace d'y grimper pour poser ses fesses sur le couvercle. Son courage dépassait mes espérances.

- Bon, je vais t'aider. QUI ne s'intéresse qu'aux âmes des morts ? QUI a un cotât d'âmes à récupérer avant Samain s'il veut pouvoir enfin dormir en paix ? Et du coup QUI chercherait à tricher en récupérant les âmes prisonnières de la Baie des Trépassés ?

Je séchais.

- Papa, je t'en prie ! Le lecteur a déjà trouvé ! Bon, alors je continue. Une créature si bien inscrite dans le folklore breton que même les chrétiens croient en lui...un Dieu de la Mort qui du coup peut utiliser un instrument de requiem...

J'avais saisi. Je pris la petite par le bras et la fit descendre. Posant ma coupe de cuivre sur l'instrument, je recommençai mon invocation. Mais cette fois, je savais très exactement à quelle

créature je la destinais.

La nuit se fit plus noire, le vent plus froid et plus mordant. Sa petite main agrippa ma cape. Soudain, un cri strident, presque un sifflement, me vrilla les tympans.

- Gwyddyon-le-jeune !

En un sursaut, je me retournai et me retrouvai face à une longue cape noire semblable à la mienne mais immense et en lambeaux, une faux inversée sanguinolente, et très haut au-dessus de moi, un masque cadavérique aux orbites vides.

- C'est donc bien à vous, messire l'Ankou, qu'appartient cet instrument.

Près de nous, un cheval hennit. Eleanor sursauta en apercevant l'animal décharné dont l'odeur putride envahissait tout.

- Je l'ai apporté ici, sur ma charrette, expliqua l'Ankou. C'est un instrument magique que j'ai trouvé chez une sorcière.

- Ha ! Fis-je, triomphal, à Eleanor. J'avais vu juste pour la sorcière !

Trop occupée à refouler sa nausée, elle ne répondit pas.

- Laisse-le moi, Gwyddyon-le-destructeur, fit l'Ankou de sa voix rocailleuse. Il ne peut atteindre les vivants.

Je souris. L'Ankou ramenait les morts chez eux. Bientôt, la Baie des Trépassés serait vidée de ses fantômes, mais qu'importe.

- Très bien, mais l'instrument devra être rendu aux sorcières avant demain. Que les humains n'aient pas le temps de l'ouvrir. Je ne veux aucune mort par magie noire sur mes terres.

Puis, avec un soupir :

- Les humains ne vont rien comprendre...

- Ils ne comprennent jamais rien de toute façon.

Ce fut la dernière remarque de l'Ankou avant qu'il ne disparaisse dans un sifflement strident. D'une main, je serrai contre moi ma fille grelottante de froid.

- C'est terminé, ma chérie. Tu es devenue une merveilleuse Protectrice du petit peuple, comme je n'en ai jamais douté. Ton ancêtre Merlin serait si fier de toi, lui murmurai-je en l'embrassant sur le front.

Après que nous nous fûmes éloignés, Eleanor jeta un dernier regard au piano, et suivit des yeux les traces de la charrette de l'Ankou.

- Des voitures...pourquoi ne pensent-ils jamais aux chevaux ?

Je souris. Elle le savait donc depuis le début. Dès lors qu'elle avait joué avec cet anneau sur le muret en ruines. Une merveilleuse Protectrice.

- En effet, ils n'y pensent jamais..., répondis-je en nous dirigeant vers l'anse du Loch.